

Le risque de vivre

Guy Bourgeault

Volume 14, numéro 1, automne 2003

Au risque du bonheur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801254ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801254ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourgeault, G. (2003). Le risque de vivre. *Horizons philosophiques*, 14(1), 108–117. <https://doi.org/10.7202/801254ar>

LE RISQUE DE VIVRE ¹

Je m'envolerai dans quelques jours vers Paris, en route vers Tours. Lorsque j'ai fait mes réservations en prévision de ce voyage, on m'a proposé et, dans un cas, gracieusement offert une assurance-vie, une assurance-accident incluant une assurance-invalidité, une assurance-santé, des assurances contre le vol de bagages en voiture ou à l'hôtel, contre les reports de vols et les correspondances ratées ou les annulations, et je ne sais quoi d'autre encore. Je me rendrai sans doute à Dorval dans une automobile couverte, avec ses passagers et ceux d'autres véhicules avec lesquels elle pourrait entrer en contact violent, par une assurance dite parapluie, couvrant tout, jusqu'aux tracas encourus par l'oubli des clés dans la voiture. J'ai par ailleurs, comme employé d'une université, une batterie d'assurances : vie, invalidité, etc. de la plus haute qualité.

Malgré quoi, je le sais, je mourrai un jour — et à la suite peut-être d'un accident ou de problèmes de santé qui m'auront livré aux soins des hôpitaux. Malgré quoi, dans les jours ou dans les mois ou les années à venir comme par le passé, ma vie sera aux prises avec des inquiétudes, des détresses peut-être, contre lesquelles mes cotisations assidues ne me donnent nulle assurance d'être protégé. Avec aussi des heures de tendresse et de liesse que je n'ai jamais connues et que je ne connaîtrai sans doute pas non plus à l'avenir hors du risque de tout perdre. Tel est le risque de la vie : on ne peut vivre sans risque de perdre sa vie. Notre vie, inéluctablement soumise au risque, est à la fois «détresse et enchantement», dit le titre du beau livre de Gabrielle Roy².

Mais d'où vient donc, au nom d'un idéal qui se meut en devoir de bonheur — d'un bonheur qu'on devra préserver à tout prix et protéger avec le plus grand soin, même si on sait qu'on ne saurait le posséder, — d'où vient donc cet acharnement à tenter d'arracher la vie au risque, qui tourne à l'empêchement de la vie, par-là évitée?

J'articulerai les propos d'une réflexion qui demeure inachevée autour de quatre thématiques en ouvrant quatre pistes de questionnement : sur le normal et le pathologique, sur la prévention et la prévenance face à la vie, sur le sens et le non-sens, sur l'incertitude et son apprivoisement. Je plaiderai, en conclusion, pour l'apprivoisement de la vie et du risque.

Le normal et le pathologique

J'emprunte à Georges Canguilhem le titre d'un de ses ouvrages pour le placer en exergue d'une première réflexion sur la vie et sur le sens qu'on lui peut donner³. Le développement technoscientifique des dernières décennies, à la suite d'un labeur plurimillénaire de connaissance et d'intervention visant une plus grande maîtrise des conditions de la vie, sinon à proprement parler de la vie elle-même, ouvre chaque jour l'horizon de nouveaux espoirs. Les repères des jugements de normalité ou d'anormalité, référents normatifs, s'en trouvent profondément modifiés. Que peut-on bien entendre aujourd'hui par l'expression — foncièrement fataliste — si souvent utilisée autrefois : le cours normal des choses? Hydro-Québec nous a appris depuis un bon moment déjà à harnacher les rivières plutôt que de simplement contempler, de la rive, le cours normal de leurs eaux, ou de laisser bercer ou emporter par elles son canot. S'agissant de la vie et de la santé, on n'accepterait plus, comme à une époque pourtant pas si lointaine, que le médecin cède un peu vite la place au prêtre : «Dieu donne la vie, Dieu la reprend, loué soit Dieu !» On attend plutôt de lui qu'il intervienne résolument, avec tout l'arsenal de son pouvoir, pour modifier le cours normal des choses — ici : de la maladie, et donc aussi de la vie.

Sur le plan biomédical, mais aussi sur le plan psychologique et même sur le plan social, l'objet du désir est devenu repère du normal, et norme. Nous n'avons plus le droit, oserai-je dire, d'être malade ou tout simplement d'avoir mal, d'être triste et malheureux (même si, comme le chante Vigneault, «tout l'monde est malheureux tout l'temps»), ou encore d'être pauvre (comme le chante, cette fois, Plume : «Les pauvres... sont ben achalants...»). Ce qui était perçu comme exceptionnel est désormais considéré comme normal, et dû. Les vieillards, il y a deux ou trois siècles, n'avaient parfois que quarante ans; nous trouvons anormal aujourd'hui de voir mourir un proche avant quatre-vingts, bientôt cent ans. Lors de la mort de mon père, à 88 ans, une de mes sœurs a souhaité, ne comprenant pas pourquoi ni de quoi il était décédé, qu'une autopsie puisse assurer qu'on lui avait prodigué les traitements requis et tous les soins auxquels il avait droit.

Or, et c'est là l'enjeu sur lequel je veux attirer l'attention, cette normalité, objet de notre désir, construite par notre désir, créant de nouvelles normes, se fait impérative. Plusieurs ont écrit, ces dernières

années, sur le devoir d'être heureux. Le bonheur comme impératif : il faut être heureux. De préférence, riche et en santé aussi. J'ai étonné, un jour, une amie en protestant : je n'ai nul désir, lui ai-je dit, d'un bonheur obligé, d'un bonheur par devoir. Il suffit, par ailleurs, de «sortir» un peu de soi, il suffit d'ouvrir les yeux pour voir qu'il est de par le monde et tout près de nous autant de raisons, sinon plus, d'être malheureux qu'heureux, autant de raisons, sinon plus, de désespérer que d'espérer. C'est d'ailleurs pourquoi l'espoir est requis; et l'espérance, nécessaire, proprement vitale. Car le journal télévisé nous donne constamment à voir, pâture quotidienne, les horreurs du Rwanda ou de la Bosnie et du Kosovo, puis de l'Afghanistan, de l'Irak... entremêlées avec celles des attentats à Jérusalem ou à Tel-Aviv et des sauvages ripostes en territoire palestinien... Outre celle, plus près de nous, de la détresse des pauvres d'ici. Malgré quoi les normes d'un nouveau moralisme me font un devoir d'être heureux. Tenu de l'être, je serai coupable, sinon, de ne pas y arriver.

Le bonheur, pourtant, n'est possible qu'entremêlé avec un malheur en quelque sorte inhérent, ne serait-ce que dans la tristesse de qui sait, dans le moment même de son bonheur, que celui-ci ne sera pas sans fin; la santé ne peut être vécue sans que la maladie y prenne place; la vie est marquée dès l'origine par la mort à laquelle elle est vouée. Le jeu des rapports entre bonheur et malheur, comme entre santé et maladie — celle-ci étant l'envers révélateur de celle-là — n'est pas simple. Il n'y a pas opposition, si ce n'est sur le plan de la logique, entre l'endroit et l'envers des choses, entre bonheur et malheur, santé et maladie; dans la réalité des vies vécues, il y a plutôt nécessaire rencontre et convivialité. La santé n'est pas absence de maladie ou de désordre ou de déséquilibre; elle est plutôt tension permanente entre un équilibre toujours inexorablement rompu et le constant travail d'instauration (plus que de restauration) d'un équilibre nouveau, provisoire; de même le bonheur, qui a toujours partie liée au malheur. J'aime me représenter le bonheur ou la santé comme la marche, possible uniquement dans la mesure où l'on accepte le risque, en se projetant vers l'avant, de perdre l'équilibre qu'un nouveau pas rétablira provisoirement avant le nouveau risque du pas qui projette encore une fois vers l'avant... L'enchaînement des ruptures et des recherches d'équilibre fait la marche des individus. Et celle des sociétés, que tente de reconstituer l'histoire.

Mais voilà que, dans les associations faites ci-dessus, je donne à mon tour dans le travers dénoncé d'un lien entre bonheur et santé,

placés en outre sous le signe du devoir et de la responsabilité. Si j'ai abordé pour traiter de la recherche du bonheur, lui donnant le pas sur les autres, la thématique du normal et de l'anormal ou du pathologique, c'est que l'enjeu d'une normalité qui se fait normative me paraît tout particulièrement important dans le champ de la santé, et dans celui plus spécialement de la santé mentale. L'instinct de vivre, appétit et désir, rencontre inévitablement les limites imposées et la difficulté de vivre. Se vit dès lors immanquablement, au cœur de l'humain conscient, l'irréductible tension entre l'enchantement et la détresse. On donne parfois à entendre que le sentiment d'être heureux témoigne d'une bonne santé mentale. Le mal de vivre ou simplement la conscience des contradictions inhérentes à la vie — ce qui fait de toute conscience une conscience malheureuse — sont alors placés sous le signe de la maladie, de l'anormalité. Et de l'infraction : nul n'a le droit d'être malheureux, et quiconque l'est en est en quelque sorte coupable. Une fois rétabli, on se vantera de l'infarctus ou de la crise cardiaque, résultat présumé d'un engagement peut-être excessif dans le travail. Mais non d'une dépression, qu'on confessa, si on y est acculé, en se sentant honteux.

La vie, pourtant, — la vie, la vie⁴, la seule qu'il nous soit donné ou possible de vivre et, à ce titre, la vie normale — est marquée par la maladie et la souffrance, le malheur, la mort. Irrémédiablement. Car il n'est ici point de remède, sinon provisoire, ou alors fallacieux. La fuite de la vie est sans doute ici le plus fallacieux des remèdes : pour éviter la mort, on s'empêche de vivre. Pour éviter d'être malheureux, on s'interdit le bonheur.

Prévention ou prévenance face à la vie

Il me semble y avoir, en effet, face à la vie deux attitudes — deux «manières» d'être (pour ne pas dire : deux façons de vivre !) — que je caractériserai schématiquement en leur accolant deux mots : prévention et prévenance. Les deux mots ont une origine commune et une étymologie apparentée : prévenir, aller devant, au-devant. Aller au-devant, dans le premier cas, pour se protéger, pour empêcher de venir ce qui, autrement, pourrait venir, risquerait de venir ou d'advenir, et de contrecarrer nos désirs, nos rêves, peut-être nos plans : la catastrophe, la maladie, l'accident, l'attaque criminelle. Dans ce premier cas de figure, la prévention se fera arrestation et détention, garde à vue du «prévenu». Dans le second cas, aller au-devant pour accueillir; la prévenance est faite de respect, d'égards, d'attention et d'attentions.

Mon propos est ici tout simple : face à la vie, nous faisons trop grande place à la prévention, et trop petite part à la prévenance. Toutes nos politiques sociales ou institutionnelles, tous nos plans d'action, toutes nos pratiques aussi, notamment nos pratiques professionnelles, en sont là : quand notre temps et nos forces vives ne sont pas totalement consacrés à l'intervention après coup, une fois le malheur survenu, pour guérir ou compenser, nous multiplions les actions préventives pour, dans l'impuissance à éviter tous les maux, du moins réduire les risques d'accident, de maladie, d'échec scolaire, etc. Ce faisant, nous cherchons et nous contribuons à placer la vie sous le signe d'un contrôle qui, finalement, l'entrave, l'empêche de se déployer.

Deux exemples pour illustrer ce propos — sans chercher à prouver ni démontrer quoi que ce soit, plutôt à «montrer», à rendre manifeste, à mettre en lumière. J'emprunterai mon premier exemple à la problématique et aux pratiques de la prévention des accidents de travail. On a multiplié dans les entreprises, au cours des dernières années, les actions préventives que j'appellerai correctrices : sessions de formation, installation de clôtures et de panneaux indiquant divers risques, réglementations imposant le port de casques, de lunettes, etc. Jamais, à ma connaissance, on n'a vraiment modifié les modes et les rythmes du travail pour tenir compte de la diversité et de la variabilité des personnes et de leurs situations, de leurs expertises, de leurs émotions, de leurs conditions de vie; pour faire simplement place et droit à la vie. On assujettit des personnes aux impératifs — et au stress — d'une organisation taylorienne ou néo-taylorienne du travail, avec des horaires et des rythmes qui perturbent les équilibres de ce que j'oserai appeler une vie normale (!) et qui s'avèrent destructeurs sur les plans psychologique et social... Sans attention à son égard, sans prévenance, on entrave la vie, on lui fait obstacle, on l'empêche de respirer; et on vient ensuite tenter de prévenir les accidents.

Je prendrai mon second exemple dans le champ de l'éducation : dans une école qui suinte l'ennui et où peu connaissent le plaisir d'apprendre, n'accordant nulle attention, ou guère, aux modes et aux rythmes individuels d'apprentissage, sans prévenance, on met en place des mesures de prévention de l'échec scolaire et du décrochage.

Sens et non-sens

Non-sens. Parce que le sens des choses a été perdu, donne-t-on souvent à entendre. Comme si le sens de la vie avait déjà été donné, comme s'il pouvait être donné à l'avance, écrit dans des textes, des récits, des images. Défini une fois pour toutes, définitif. Mais si la tâche de chacune de nos vies et, à l'échelle collective, tout le travail de l'histoire étaient construction de sens? S'il n'était de sens donné que celui que nous donnons à nos vies?

Dans des temps que nous imaginions a posteriori plus paisibles que le nôtre, dans des sociétés peut-être plus homogènes (en partie par exclusion des «autres», simplement différents, parfois dissidents), des visions du monde, dogmes et morales, ont pu faire l'objet de larges consensus, sinon d'adhésions unanimes. On en pouvait déduire, pour les codifier, des règles de conduite claires; visions du monde et morales particulières — tribales, ont écrit Michel Maffesoli⁵ et Claude Lagadec⁶, — mais perçues de l'intérieur comme universelles et immuables, éternelles. Cela, à l'échelle d'un territoire donné, à l'intérieur des frontières dressées, toutefois, et à une époque elle-même bien délimitée. On oublie alors les lents et sinueux cheminements qui ont permis l'émergence des doctrines et des règles adoptées. Leur seul rappel risquerait d'ailleurs de tout ébranler en faisant apparaître, avec le contexte de leur émergence, les raisons de l'instauration des règles établies.

Ainsi l'Israël ancien, soucieux de mémoire pourtant, a-t-il choisi d'oublier les obscurs détours des rudes apprentissages de sa marche inachevée à travers le désert pour projeter dans la brève théophanie de la montagne l'édit clair et définitif — *l'énoncé* — d'une loi divine... élaborée pourtant avec peine, au fil d'expériences souvent douloureuses, pour être finalement consignée, au terme d'un lent et rude travail *d'énonciation*, gravée pour l'enseignement des générations futures sur des tables de pierre. Et dès lors figée. Cette loi désormais énoncée, présentée comme fondée sur la volonté de Yahvé, dit du même coup la finalité de la marche vers la Terre promise, terre d'utopie dans laquelle la Loi, croit-on, pourra être vécue, réalisée, accomplie.

Fondements et finalités appartiennent à un même ordre transcendant, extérieur à la vie bien qu'on cherche à les placer à l'origine et à l'horizon plus sans doute qu'au terme de son élan. Or on peut avoir de tout cela deux conceptions différentes, à la limite antagonistes : (a)

dans un cas, la vision d'un ordre du monde préétabli et immuable impose à la conscience comme aux conduites humaines la rigueur de sa loi *énoncée* une fois pour toutes; (b) dans l'autre, tout se joue, se négocie et se renégocie — se construit et se reconstruit — au fil d'une expérience de vie apparemment chaotique parfois au cœur de laquelle se fait *l'énonciation*, par-delà l'interrogation, de repères utiles, mais qu'on sait provisoires, pour guider la marche sans fin vers une Terre dont on sait qu'elle se dérobera toujours. Dans le premier cas, toute la vie est régie par ce qui la précède et la fonde, et par la fin. Dans le second, la vie est vécue et comprise comme élan et comme visée.

Notre expérience est aujourd'hui marquée par l'étonnante capacité qui est désormais la nôtre, à la suite des développements de la technoscience, de modifier le cours de notre vie comme individus et comme collectivités, comme humanité entendue ici comme espèce humaine et comme communauté planétaire. Elle est aussi aux prises avec la pluralité, souvent conflictuelle et en certains cas proprement guerrière, des valeurs qui disent et font tout à la fois, pour les individus et pour les groupes, le sens de la vie : la mondialisation en cours introduit partout, dans toutes les sociétés et dans toutes les sphères de la vie, la diversité. Les morales ne sont dès lors plus possibles, dont les règles étaient fondées sur la volonté de Dieu ou renvoyaient à la fin de l'Homme en même temps qu'à sa nature. Privés d'une référence supérieure — transcendante — par la mort du référent : Dieu, Homme, et même Raison, il nous faut maintenir l'interrogation ouverte et, faisant place et droit à l'incertitude, discuter, débattre, négocier. Scandale d'une éthique interrogative qui semble tout livrer au jeu des modes éphémères en mettant en débat dans les délibérations de la conscience individuelle ou des forums publics, avec la décision, les visées de l'action. Scandale, aussi, de la démocratie. Difficulté surtout de la discussion rigoureuse et de la tâche démocratique, toujours inachevées.

La peur, alors, éveille parfois la nostalgie d'un âge d'or inventé où, croit-on, le sens étant donné, tout était clair. Rien ne fut jamais clair ni donné. Nous oublions, dans nos renvois à un passé reconstruit, les inquiétudes et les questions lancinantes portées par nos devanciers, leurs lents et difficiles cheminements — incertains — de ce que Delruelle appelle, parlant des droits de l'Homme, le travail d'énonciation de ce qui est aujourd'hui, pour nous, énoncé⁷. La nostalgie des certitudes anciennes et de leurs assurances est fille de

la peur plus que de l'incertitude elle-même, qui marque notre être-au-monde, notre condition.

Apprivoiser l'incertitude

L'incertitude est généralement présentée comme l'envers de la certitude, comme sa face négative. Dans un livre publié il y a quelques années, j'ai proposé d'inverser ce rapport⁸. Pour la raison, pour moi décisive, que l'incertitude m'habite, nous habite, plurielle, depuis toujours. Elle est le lieu de nos interrogations et des fugaces bonheurs d'une quête qui demeurera toujours inachevée.

À l'origine de ce livre, une prise de conscience lente et pourtant soudaine : celle de tant de certitudes exclusives, meurtrières, qui ont fait et qui continuent de faire partout tant de ravages que nous racontent, pour hier, les livres d'histoire et que nous pouvons voir chaque soir, pour aujourd'hui, horreurs données en pâture quotidienne, en direct et en différé, au journal télévisé. Hitler tenait pour certitude la supériorité d'une race aryenne inventée. Bien avant l'horreur des camps nazis et des fours crématoires, d'autres, assurés eux aussi de leur bon droit, avaient pourchassé les Juifs, les Maures, les Turcs, et mené les hérétiques au bûcher. Comme d'autres encore, avec la certitude d'une supériorité fabriquée, sous couvert de civilisation et d'évangélisation, firent œuvre de déstructuration des sociétés et des cultures en Afrique et en Amérique, et commerce d'esclaves. Comme tant d'autres encore et encore et toujours, prenant inlassablement la relève et jusqu'à aujourd'hui et sans doute demain et après-demain...

La certitude, ai-je alors pensé, a fait et continue de faire tant de guerres et de tueries qu'il faut la dénoncer. La détrôner. Inversant les rapports habituels, j'ai donc voulu proposer une vision selon laquelle la certitude serait à son tour l'envers de l'incertitude : sa face négative, son côté sombre. La face lumineuse serait alors celle de l'incertitude assumée, — j'oserais dire : sereine, — qui nourrit l'inquiétude et relance la quête. L'incertitude en tant que source d'un élan qui place l'humanité et son avenir, en chaque personne comme dans les sociétés, sous le signe de l'ouverture et du risque, mais aussi, et du même coup, de l'accueil des renouvellements.

On n'échappe pas à l'incertitude, présente jusqu'au cœur des certitudes qui sont les nôtres, fragiles, partielles. Et au-delà d'elles. L'incertitude est la condition de notre existence comme de notre pensée; nous n'avons d'autre choix que d'assumer. Je n'ai connu

pour ma part nulle certitude qui ne fut incertaine. Et il me semble qu'il en est de même pour les autres; que toutes les certitudes sont incertaines. Ce serait alors la négation de la part incertaine de nos certitudes qui, empêchant le constat de la faille, conduirait à l'aberration des idéologies fabriquées pour masquer celle de nos actions... En retour, peut-être est-ce la nostalgie d'une certitude ressentie comme une perte, plus que l'incertitude elle-même, qui mène au désarroi, à la paralysie et à l'inaction, à la désespérance. L'incertitude : condition de notre vie qui fait de celle-ci une perpétuelle quête. Condition même de nos fugaces certitudes et de nos fragiles bonheurs.

En ces temps qu'on dit marqués par la nostalgie du sens perdu, temps d'incertitudes, pourquoi et de quel droit ai-je décidé de dénoncer les certitudes comme fragiles et même illusives, fallacieuses, pour braquer les projecteurs sur l'irréductible incertitude au cœur de nos certitudes plus encore qu'autour d'elles, et au-delà d'elles? Mais l'ai-je vraiment décidé? Aurais-je pu faire autrement? Quarante années et un peu plus d'enseignement m'ont appris que l'incertitude est chose partagée, et que son aveu peut aider à l'approivoiser. Comme lorsqu'il s'agit d'approivoiser sa peur, ou sa solitude. Sa vie, finalement.

Approivoiser la vie. On peut avoir à la vie — la sienne et celle des autres, la sienne avec celle des autres, la vie prise globalement, — un rapport marqué par la volonté de pouvoir; la vie sera alors placée sous le signe du contrôle. Et de la peur du risque, de la prévention. On peut aussi entretenir avec elle des rapports placés plutôt sous le signe du risque en même temps que de l'accueil et de l'attention, de la prévenance et de la déférence; on aura alors le souci de faire confiance en la vie, en sa puissance qui pourra peu à peu nous habiter et devenir notre puissance; on aura aussi le souci d'entretenir la vie — de nouveau, la sienne solidairement avec celle des autres — de favoriser son épanouissement. Ce qui ne rend pas la vie plus facile, sans risque. Plus riche toutefois. Plus heureuse? Je ne saurais dire. Plus vivante assurément.

Annie Leclerc, dans un beau livre publié il y a plus de vingt-cinq ans sous le titre *Épousailles*⁹, plaidait en faveur d'une réconciliation du pouvoir et de la puissance. Je fais mien ce vœu d'épousailles entre le pouvoir et la puissance au service de la vie.

Guy Bourgeault
Université de Montréal

1. Le texte qui suit reprend pour l'essentiel les propos d'une conférence présentée lors du Colloque de l'Association canadienne pour la santé mentale (Montréal), le 9 juin 2002.
2. Gabrielle Roy, *La détresse et l'enchantement*. Montréal, Boréal, 1984.
3. Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*. Paris, PUF, (1966) 1979.
4. *La vie, la vie* – titre de la télé série de Radio-Canada écrite par Stéphane Bourguignon.
5. Michel Maffesoli, *Le temps des tribus : le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988.
6. Claude Lagadec, *La Morale de la liberté*, Longueuil, Éd. du Préambule, 1984, p. 61 et ss.
7. Philippe Delruelle, *L'Humanisme, inutile et incertain?* Bruxelles, Labor, 1999.
8. Guy Bourgeault, *Éloge de l'incertitude*, Montréal, Bellarmin, 1999. J'en reprends ici librement quelques paragraphes.
9. Annie Leclerc, *Épousailles*, Paris, Grasset, 1976.